



Essai pour une phénoménologie de la référence :
l'image au cinéma

Lucie Roy
Université Laval

« Un état de choses est pensable » signifie : nous pouvons nous en faire une image.

– L. Wittgenstein

Référence ou « co- référence »

Tout projet sémiotique porte de façon plus ou moins privilégiée sur l'écriture et le monde. Il le fait, à mon avis, « de façon plus ou moins privilégiée » dans la mesure où, plus de se tenir dans le texte, le référent est susceptible de se rapporter au monde en le reportant dans le texte, l'écriture. Or, parce que tout projet sémiotique s'attache à l'étude du sens qui induit une pensée et à l'étude du sens qui passe par la référence, il s'adresse à la pensée et au monde en tant qu'ils sont soumis à l'écriture. Pour le dire autrement, le projet sémiotique s'attache au monde et à la pensée en écriture.

Pour introduire et pour distinguer quelque peu le projet phénoménologique du projet sémiotique et de la trajectoire d'analyse qu'il commande, il faut noter que la frontière s'établit ici clairement : la sémiotique ne s'occupe pas de la pensée, du « penser » ou du monde, mais pense les textes, les univers, les mondes du récit.

Par ailleurs, tout projet philosophique, soulignait Wittgenstein, « est “critique du langage” » (1993 : 51) et tout projet phénoménologique s'attache à l'examen du phénomène. « Le *phainomenon*, en tant que le “paraissant”, se rapporte à la phantasia, l'imagination. L'imagination, [...] est

le mode du “porter-au-paraître”, du “porter-au-paraître” l’éclat du paraître. » (Escoubas, 1986 : 176) La phénoménologie donc, comme la philosophie, se préoccupe du langage, du « paraissant » en tant que ce dernier signifie ou « porte-au-paraître » l’imagination, c’est-à-dire la pensée.

La trajectoire sémiotique s’occupe du produit ou du référent, du texte conséquemment. De fait, comme les références, même extra-linguistiques¹, sont produites par le texte, le texte constitue le référent ultime, le référent à partir duquel ou pour lequel la cible référentielle, celle qui enjoint le monde de passer, tire son « efficace ». À cet égard, on peut dire que le texte produit en énonçant des états de choses et en référant aux états de choses qu’on appelle le monde – y compris le sien – ou qu’il est susceptible de reproduire relativement les choses du monde en y faisant référence.

Si, donc, la trajectoire sémiotique s’occupe du produit, l’autre, la trajectoire phénoménologique, se préoccupe de la production du langage, du « penser », de l’imagination. Entre les deux projets, sémiotique et phénoménologique, un même cœur : la référence. Cette référence est plus ou moins systémique pour l’une et plus ou moins phénoménologique pour l’autre². Elle est, là aussi, « plus ou moins phénoménologique », car le monde et la pensée du monde retombent perpétuellement dans le langage ou l’écriture, sitôt qu’on souhaite les exprimer ou les donner à paraître.

Relativement à cette sorte de croisement des trajectoires, la référence devrait être tenue pour une co-référence dialogique ou textuellement communicationnelle et dialogale ou textuellement ontologique. Ainsi, le choix posé ne concernerait pas uniquement le texte lui-même ou le sens même du texte entendu comme une œuvre communicationnelle mais, et

1. « La “réalité extra-linguistique” n’est pas forcément la réalité tout court. Elle est la réalité extérieure du morceau de langage considéré plutôt que la réalité extérieure au morceau de langage en question. Ce morceau est par exemple *L’île au trésor* [...] *L’île au trésor* n’a de réalité extérieure au texte du roman que dans ce roman même. La réalité extra-linguistique de référence n’est donc pas à chercher au dehors, là où le texte dit qu’elle est, mais au dedans, là où le texte parle d’elle. L’extérieur doit être cherché à l’intérieur. Ce qui est en fait trouvé dedans est donné dedans comme se trouvant en fait dehors, etc. C’est là une dialectique familière. » (Descombes, 1986 : 768).

2. On sait combien l’étude même du référent a préoccupé les sémioticiens. On en connaît les conséquences, dans la mesure où, pour elle, on a dû pratiquer une sorte d’ouverture sur une sémiotique du monde naturel et sur une phénoménologie du signe selon qu’il est considéré en soi, en rapport à l’objet ou en rapport à l’interprétant (Peirce).

à l'instar de l'hypothèse posée par Paul Ricoeur, il concernerait aussi l'expérience « portée au langage ».

Toute référence, disait-il, est co-référence, référence dialogique ou dialogale. Il n'y a donc pas à choisir entre une esthétique de la réception et une ontologie de l'œuvre d'art. Ce que reçoit un lecteur, c'est non seulement le sens de l'œuvre mais, à travers son sens, sa référence, c'est-à-dire l'expérience qu'elle porte au langage et, à titre ultime, le monde et sa temporalité [...] (Ricoeur, 1983 : 148)

En tant que la référence est textuellement communicationnelle, elle laisse supposer une lecture ; or, on le sait, le lecteur lit autrement les références fournies par le texte. La lecture des références serait, en quelque sorte, soumise à une écriture changeante, de laquelle dépendrait, en gros, le savoir encyclopédique particulier du lecteur.

En tant que la référence est textuellement ontologique, elle laisse deviner une série d'implications. On peut penser, comme bien d'autres, que l'écriture constitue référentiellement une lecture du monde, mais on ne saurait supposer que de la lecture du monde dépend l'écriture sans admettre que tous les langages, dont la parole ou les gestes, parlent d'une écriture du monde ; en sorte que l'on retrouverait, sur le sentier de l'analyse et dans les textes mêmes, des références de références, des références à d'autres textes à l'intérieur du texte premier, des références à des gestuelles, à des organisations « géographiques » dans le récit, des références temporelles, des références... En ce sens, tout à l'intérieur d'un texte ferait référence ou participerait, selon le terme de Barthes, de la « référentialisation ».

Il ressort de ce qui vient d'être dit que l'on ne peut songer aux choses nominatives ou référentielles sans penser le mouvement des choses nominatives ou référentielles³. Penser le mouvement, c'est, forcément, oublier quelque peu les choses qui sont nommées ou, en quelque sorte, « référentialisées », pour penser la pensée, le mouvement de la pensée dans le langage ou l'écriture.

3. « L'événement n'est pas désigné, mais il est signifié par une nominalisation du message initial. Pour parler d'un événement (et en faire un objet de discours), il faut partir d'une proposition narrative (par exemple, César a franchi le Rubicon) et la changer en expression nominale (par exemple en préfixant le fait que à la phrase de départ). » (Descombes, 1986 : 770)

Il faut le rappeler, est considérée la phénoménologie de la référence, le mouvement et non le moment du référent. En tant que tel, le mouvement de la référence s'oppose, en quelque sorte, au moment du référent ; or, le mouvement, c'est ce qui est à l'origine du moment. Pour le dire autrement, est au jeu de la présente analyse, la référence qui trace le moment, celui qui, dans le texte, « intrigue », fait « image » ou correspond à une sorte de « punctum »⁴ textuel, d'instant référentiel poignant qui renvoie le lecteur à une autre « intrigue », voire à une expérience de monde.

Si je propose, dans l'intitulé de cette petite phénoménologie de la référence, l'ajout du terme « Essai », c'est que, animée par un esprit de découverte plus que par un esprit de méthode, j'entends me livrer à une sorte de cascade d'interrogations. Celle-ci a pour départ la supposée coïncidence du monde avec le langage et porte sur les problématiques de la réeffectuation, du monde et du récit. Elle recouvre, par conséquent, mais de façon plus ou moins implicite, la supposée coïncidence entre l'Histoire et les histoires. Elle vise enfin, cette cascade d'interrogations, une étude, même sommaire, de la charge référentielle qui colle à l'image, à une image qui, au cinéma, s'inscrit traditionnellement dans une mimèsis, un récit. Au coeur de ces interrogations se trouve un lieu de convergence et il a pour nom la référence, celle qui, à l'instar des personnages chez Duras, « appelle ».

Le monde et le récit ou la pensée d'un locuteur muet⁵

On a maintes fois opposé le langage – l'expressivité – et la réalité – ce qui demande à être exprimé – et on a, dans un même souffle, supposé

4. Je fais, là, référence au texte de Barthes, *La chambre claire*, dans lequel il discutait pour la photographie d'un punctum, d'un instant poignant et même d'un punctum temporel, d'un temps saisi au moment de la pose.

5. J'ai été tentée de reprendre le titre « L'image mue », qu'avait utilisé Pierre Ouellet (« La perception : expressions et interprétations », *Protée*, 1995) pour dire autrement que, de fait, dans le texte, la pensée d'un locuteur « mue » ou se « transmue ». La pensée-locuteur se modifie, dans le site textuel, en pensée en écriture. Il faut dire que je reprends là une notion que j'avais amplement examinée dans mon article, « Langage cinématographique et faillibilité », « Questions sur l'éthique au cinéma », *Cinémas*, 1994).

que toute compréhension de la réalité passait par le langage, les langages ou l'écriture, les écritures – et cela est plus vrai encore pour ce qui concerne les réalités historiques, celles qui, grâce aux écrits, sont gardées en mémoire⁶. Cette opposition entre langage et réalité, comme cette supposition qui veut que la réalité passe par le langage et l'écriture, a diversement incité les historiens, sémioticiens et philosophes à se prêter à l'étude de l'une (l'opposition) et de l'autre (la supposition).

On peut signaler, pour rappeler quelque peu des propos qui ont eu cours en philosophie du langage précisément, que Ludwig Wittgenstein supposait que l'être est un être de langage. « Je suis, disait-il, mon monde [mais] les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde » (1993 : 93).

Il convient donc, dans l'esprit de Wittgenstein, de tracer « [...] une frontière à l'acte de penser, – ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une frontière à l'acte de penser, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière [...] La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue, [...] ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement *dépourvu de sens* » (1993 : 31).

À cet égard, tout être serait, de façon logique, empiriquement limité par son langage, par sa propre capacité de nommer, de rappeler, de convoquer, de raviver les choses et les états de choses ; ou encore, il serait limité par son habileté à se livrer à un travail référentiel⁷, voire à un

6. Pour expliquer cette opposition, je reprends la citation de Barthes : « [...] il suffit de rappeler que, dans l'idéologie de notre temps, la référence obsessionnelle au "concret" (dans ce que l'on demande rhétoriquement aux sciences humaines, à la littérature, aux conduites) est toujours armée comme une machine de guerre contre le sens, comme si, par une exclusion de droit, ce qui vit ne pouvait signifier et réciproquement. » (1993 : 184)

7. Des phrases tirées presque de façon éparsée de la Grammaire philosophique de Wittgenstein laissent à penser que l'auteur a nuancé quelque peu son propos après la parution de son *Tractatus logico-philosophicus*. « Le langage nous livre une image et non point une copie du monde ; il nous en fournit une forme, un dessin, et non pas seulement une abstraction conceptuelle » (13) – cela pour soumettre au jeu de l'analyse l'ancienne assurance de la révélation du monde qui passe par le langage et la pensée qui y transite. « On comprend la "pensée" comme un processus qui accompagne l'énonciation de la phrase ; mais également la phrase elle-même dans le système du langage » (17) – est-ce à dire que l'expressivité du langage et la compréhension qui en découle seraient non seulement affaire d'énonciation, mais qu'elles seraient également concernées par les langages – les écritures et les textes – qui, restant dans le monde, constitueraient des « pièces » du monde en rapport desquelles la pensée de l'énonciation, comme celle de la phrase, serait comprise ? Plus encore, et la proposition qui suit complète l'énoncé précédent : « Mais ce que nous appelons comprendre réfère à d'innombrables processus qui ont lieu avant et après la lecture de cette proposition » (20) - le simple souligné de ce « de cette » laisse à supposer que cette proposition est

travail de réeffectuation du monde qui, de fait, passerait par le langage et, j'ajoute parce que cette question est au coeur de mon propos, par le récit.

Trois appels de définitions ou, à cause de l'incapacité dans laquelle je me trouve de les définir parfaitement, de descriptions viennent d'être suscités et ils concernent, à cause des préoccupations référentielles qu'ils impliquent, la réeffectuation, le monde et le récit.

Qu'est-ce que la réeffectuation ? Qu'est-ce que le monde ? Et puis, qu'est-ce que le récit ? Comment peut-on supposer que le récit parle la langue du monde, qu'il réfère au monde ou qu'il travaille à la réeffectuation du monde ? Sitôt qu'on a évoqué le terme, on a admis le fait que la totale et pleine réeffectuation⁸ ou, pour employer un terme plus usuel, la totale et pleine représentation⁹ de la réalité historique était impossible. En effet, entre l'histoire comme existant et sa représentation par le langage, sont en jeu des béances de deux ordres, temporels et intentionnels : une béance temporelle tout d'abord, parce que, partant du temps présent, le récit historique narre ou fait référence à des événements passés ; une béance intentionnelle ensuite, parce que le travail de l'historien consiste à « re-penser » intentionnellement¹⁰ un « penser » ou une inten

assortie à d'autres plus anciennes ou à venir et, donc, que le sens est plus flottant ou est plus affaire de mouvement que de moment « "Comprendre un mot" – C'est une chose d'une incommensurable diversité » (21) - jeux de connexions et de références seraient impartis aux langages et soumis à l'interprétation. « Ce qui nous intéresse dans le signe c'est ce que contient sa grammaire [...] Ce qui appartient à la grammaire ce sont toutes les conditions de la comparaison de la proposition avec la réalité, c'est-à-dire toutes les conditions qui déterminent le sens de la proposition » (23) – le monde et l'être ne seraient plus que limités par le langage, mais le langage aiderait aussi à la comparaison et, qui plus est, à la compréhension des comparaisons entre langage et réalité.

Bien que j'aie souhaité faire jouer l'ancienne pensée wittgensteinnienne dans le corps du présent article, à cause justement de l'urgence dont elle témoigne de mettre en rapport le monde et le langage, je me devais de tenter une ouverture, même bien sommaire et bien approximative, à cette autre pensée du langage, celle qui a cours dans le sommaire de la Grammaire philosophique.

8. Le terme est de Collingwood. (*The Idea of History*, Clarendon Press, Oxford University Press, 1956) En témoigne Paul Ricoeur qui, dans les pages 252 à 283 du troisième tome de *Temps et Récit*, a longuement abordé cette problématique.

9. Ricoeur soulignait, en page 253 du même ouvrage, *Temps et Récit*, qu'il fallait faire « [...] la distinction entre représenter, pris au sens de tenir lieu [...] de quelque chose, et se représenter, au sens de se donner une image mentale d'une chose extérieure absente [...] ». Dire cela, c'est évidemment recourir à une phénoménologie de la pensée et à une phénoménologie des systèmes langagiers.

10. C'est tout le propos de la refiguration de l'histoire par le récit et c'est la problématique historique du récit qui, s'organisant en une large figure, convoquerait des événements passés pour

lesquels, lors de la lecture comme lors d'une écriture faite à partir de lectures, l'historien devrait agir

tionnalité initiale qui était attachée à la compréhension des événements passés¹¹.

Ce phénomène faisait dire à Collingwood, comme le rapporte Ricoeur : « tout acte de pensée est un acte critique : la pensée qui réeffectue des pensées du passé les critique en conséquence en les réactualisant. » (Ricoeur, 1985 : 259) Et il faisait dire aussi à Ricoeur qu'on peut faire correspondre ces trois phases d'« analyse » de la pensée historique : a) le caractère documentaire, c'est-à-dire, dans mon esprit, le caractère proprement référentiel de la pensée historique dans la cueillette de documents ; b) le travail de l'imagination dans l'interprétation du donné documentaire, du donné référentiel fourni par lesdits documents ; c) les constructions de l'imagination qui opèrent la « réeffectuation » du passé par le récit qui y réfère (1985 : 257).

Ces propos autorisent donc à dire, de façon lapidaire et provisoire, que pour ce qui concerne l'histoire, on ne saurait retrouver le référent dans le récit ou, selon la traditionnelle acception du terme, « les objets du monde réel », les événements historiques mêmes¹², sans faire le détour, sans considérer l'intervention de l'imagination¹³, c'est-à-dire le travail de la réeffectuation du passé ou de la référence au monde.

Selon Wittgenstein, le monde qui, par la parole ou le récit, demande à être réeffectué « [...] est tout ce qui a lieu. Le monde est la totalité des faits, non des choses [...] Car la totalité des faits détermine ce qui a lieu, et aussi tout ce qui n'a pas lieu [...] Ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de chose. L'état de choses est une connexion d'objets (entités, choses). » (1993 : 33-34).

en « philosophe de l'histoire » : sa pensée devrait être mise à l'épreuve de la réflexion (voir, à ce sujet, les pages 252 à 283 du troisième tome de Temps et Récit déjà cité).

11. Ces propos sont largement inspirés par les travaux de Ricoeur. Il suffit de lire les entours de la phrase citée plus loin pour s'en rendre compte.

12. Cela pour ponctuer cet idéal ou cet hypothétique rapport de pleine identité entre événements historiques racontés actuellement et événements historiques passés.

13. Ce commentaire trouve pleinement écho dans l'évolution même des pensées qui ont eu cours à propos du référent. « Traditionnellement, on entend par référent les objets du monde "réel", que désignent les mots des langues naturelles. Le terme d'objet s'étant montré notoirement insuffisant, le référent a été appelé à recouvrir aussi les qualités, les actions, les événements réels ; par ailleurs, comme le monde "réel" semble encore trop étroit, le référent se doit d'englober aussi le monde "imaginaire". » (A.J. Greimas et J. Courtés, 1979 : 311).

Le récit – c’est la description qu’en fait Ricoeur – participe, quant à lui, d’une sorte de synthèse de l’hétérogène, d’une métaphore vive, d’une mimèsis du monde, d’une mimèsis du temps du monde.

C’est cette synthèse de l’hétérogène qui rapproche le récit de la métaphore. Dans les deux cas, du nouveau – du non encore dit, de l’inédit – surgit dans le langage : ici la métaphore vive, c’est-à-dire une nouvelle pertinence dans la prédication, là une intrigue feinte, c’est-à-dire *une nouvelle congruence dans l’agencement des incidents*¹⁴ [ou des faits]. (1983 : 10).

Compte tenu de ce qui vient d’être dit, la question de la référence se pose de façon, pourrait-on dire, phénoménale – selon l’acception merleau-pontienne.

Si, en effet, le monde est tout ce qui a lieu et, si tout ce qui a lieu, ce sont les faits à l’« inclusion » de ce qui n’a pas eu lieu ou n’a pas encore eu lieu, si ce qui a lieu est la subsistance d’états de choses, et si ces états de choses participent d’une connexion, c’est-à-dire d’un réseau de relations entre des faits hétérogènes, le récit, lui, devrait référer, sous forme d’intrigue, aux faits, aux états de choses, c’est-à-dire aux liens ou à l’entretien des faits entre eux. En tant que le récit recourt à l’intrigue, il implique un « re-penser », une « réeffectuation » des événements en imaginaire. Il participe, on l’a dit, d’une synthèse d’hétérogène, d’une mimèsis du monde, d’une mimèsis temporelle du monde¹⁵.

Bref, l’intrigue « [...] recourt à une] assimilation prédicative [ou à une nouvelle congruence dans l’agencement des faits] : elle “prend ensemble” et intègre dans une histoire entière et complète les événements multiples et dispersés et ainsi *schématise*¹⁶ la signification intelligible qui s’attache au récit pris comme un tout. » (1983 : 10).

Puisque donc, et selon la pensée de Wittgenstein, la limite du monde est fonction de la frontière du « penser » et du « parler », cet entretien des

14. C’est moi qui souligne la dernière partie de la phrase.

15. Dire cela, c’est admettre une sorte de « métaphorisation », par le récit, des « faits » ou des états temporels. La référence au temps passé joue, comme n’a cessé de le démontrer Paul Ricoeur, d’une refiguration, d’un « comme-si » : ce n’est pas le temps passé, mais cela rappelle un temps passé. « Ce qui, selon moi, donne à la métaphore une portée référentielle, véhicule elle-même d’une prétention ontologique, c’est la visée d’un être – comme... corrélatif du voir – comme..., dans lequel se résume le travail de la métaphore au plan du langage. » (1985 : 281).

16. C’est moi qui souligne.

faits entre eux exige – l'explication par Ricoeur de travaux de Collingwood y menait – une réflexion sur l'état imaginatif du « parleur » des actions, des événements et des états de choses : un examen, bref, du *récit qui parle* et qui parle des événements historiques¹⁷.

Un trajet à double voie de la référence se dessine. La première voie participe de l'orientation du texte ou de sa schématisation comprise comme un croquis entier, un univers donc, qui ne retourne pas immédiatement au monde, mais 'médiatement,' dans la mesure où le texte vaut, en termes de poétique, pour lui-même. « Une expérience pensée, soulignait Wittgenstein, [est] comme le croquis d'une expérience qui n'est pas effectuée » (1980 : 34) ; or, à l'inverse, une pensée en écriture et en récit, précisément, constitue le croquis d'une expérience réeffectuée.

La seconde voie concerne ponctuellement l'orientation du nom ou de l'image comprise comme un moment du croquis. Bien qu'il soit produit par le texte, le sens est, en quelque sorte, réeffectué au moment du retour à ces états de choses, à cet autre sémiotique qu'on appelle le monde – c'est le mot ou l'image qui convoque un fait, une chose du monde et qui, précisément, a recours ou fait référence aux états de choses du monde pour le « parler ».

« En se croisant, disait autrement Ricoeur, les deux interprétations de la référence font apparaître la constitution polaire de la référence elle-même, qui peut être appelée l'objet, si on considère le référent du nom, ou l'état de choses, si on considère le référent de l'énoncé [du croquis] entier » (1975 : 275-276).

Pour expliciter plus vivement les termes de réeffectuation, de monde et de récit, l'on peut dire que i) si ce dernier constitue une sorte de parole, de langage qui parle le monde ou fait référence au monde, ii) en tant que tel, en tant que récit qui parle le monde, il induit une sorte de frontière, ou une limite, entre choses pensées et choses impensées, iii) il tisse, à cause de son intrigue, un réseau de ressemblances et, donc, quelque rapport d'identité, de similarité entre choses du langage et choses du monde ; iv) le récit participe d'un croquis qui ne parle le monde

17. Je ne reviendrai pas là-dessus. J'indique simplement que même les récits de fiction ou même les images fictionnelles passées contiennent, maintenant qu'on les regarde, des données historiques, des renseignements sur la vie passée. Cette question aurait pu être abordée sous l'angle de la « référence croisée » comme l'avait proposé Ricoeur.

qu'en tant que tel et, donc, qu'en tant que mimèsis : « [...] la mimesis est le nom de la "référence métaphorique" » (1975 : 308).

Ce croquis en récit n'est pas ressemblant ou il n'est pas que ressemblant, il retrace imaginairement, mais réellement, en le schématisant, l'entretien des faits entre eux. Bertrand Russell, qui voulait rendre compte d'un argument important de la logique du langage de Wittgenstein, mentionnait que : « pour qu'un certain énoncé affirme un certain fait il faut, de quelque façon que puisse être construit le langage, qu'il y ait quelque chose de commun à la structure de l'énoncé et à la structure du fait » (1993 : 14).¹⁸

Bref, s'il est vrai qu'un récit témoigne des états de choses pensables ou imaginables, des choses dont on peut effectivement se faire une image ressemblante, différente, vraisemblable ou invraisemblable ; s'il est vrai, pour reprendre la problématique dans l'autre sens, que les états de choses trouvent des « images » où être réeffectués par la parole ou, plus largement, par la mimétique du récit, c'est dire que derrière ou devant chacune de ces images se trouve une pensée qui, semblable à un locuteur muet, fournit, dans son avancée, des « morceaux¹⁹ » ou des objets, qui font référence au texte lui-même, au monde.

Admettant que le récit réfère – référer, c'est le verbe qui décrit l'appel fait au référent –, admettant, donc, que le récit réfère au moins virtuellement à un locuteur muet, on doit songer, dans la même logique mais explicitement cette fois, qu'il participe d'une pensée en écriture, laquelle, de quelque façon qu'on la prenne, fictionnalise, par intrigue ou schématisation, les états de choses, le monde donc.

Il faut mentionner, en outre, que si, le fictif réfère au non-vrai ou, sur le plan du contenu et non du discours, à ce qui est feint, la fictionnalisation n'inclut pas que le fictif : elle rappelle simplement le procédé de mise en intrigue, de schématisation, des événements par le récit. Schématisés, refigurés, réeffectués, ces événements peuvent être de l'ordre du documentaire historique, tenus pour vrais, pour non fictifs.²⁰

18. Russell signait l'introduction de l'ouvrage de Wittgenstein intitulé *Tractatus logico-philosophicus*.

19. Barthes et Descombes utilisent ce terme, je les cite plus loin.

20. « C'est pourquoi, entre un récit et un cours d'événements, il n'y a pas une relation de reproduction, de réduplication, d'équivalence, mais une relation métaphorique : le lecteur est dirigé vers la sorte de figure [fictionnelle ou documentaire] qui assimile (...) les événements rapportés à une forme narrative que notre culture nous a rendue familière. » (1985 : 278).

La référence au cinéma ou la référence dédoublée

L'étude de la référence n'est pas liée qu'au domaine littéraire, elle entretient également quelque rapport avec l'écriture cinématographique ; elle devrait, conséquemment, inclure un examen, même sommaire, de la problématique de l'image.

On sait assez que l'« image » littéraire et le référent qui s'y rapporte se distinguent, par leur matériau, de l'image filmique. Cette distinction de l'une par rapport à l'autre a pour origine l'impression de réalité²¹, selon l'expression désormais en usage, ou l'apparence de réalité des images filmiques, selon le présent examen de la phénoménologie de la référence.

La richesse du matériau filmique dont dépend l'impression de réalité est assortie aux marquages à la pellicule, aux empreintes visuelles et sonores dont dépend l'écriture du film. Or, à ce propos, il n'est pas utile d'approfondir l'idée de *spectrum*, telle qu'elle a été proposée par Roland Barthes dans sa fameuse *Chambre claire*, pour comprendre le relatif degré d'adhérence référentielle des objets compris dans l'image photo-cinématographique. On sait, en effet, que le temps de la prise réfère à un temps passé et correspond à un certain avoir-été-là de la chose comprise dans l'espace de l'image.²²

Dire cela, ce n'est pas pour autant, à mon avis, comprendre la charge référentielle contenue dans l'image du film ; on ne saurait, de fait, saisir immédiatement le référent inscrit dans l'image. Le référent de l'image, en témoignent notamment les travaux de Philippe Dubois (*L'acte photographique*) et de Régis Durand (*Le regard pensif*), est perpétuellement vu comme autre. Le référent à l'image est inclus dans un dispositif (Du-

21. L'impression de réalité est fonction, selon les Jacques Aumont, Alain Bergala, Michel Marie et Marc Vernet, de la richesse du matériau filmique qui reproduit les voix, les sons et, par ses images, le mouvement. (*Esthétique du film*, Paris, Nathan, 1983, pages 105 à 109).

22. Se référer à ce propos aux travaux de Jost, de Gaudreault et aux miens.

bois)²³ par-dessus lequel plane, en quelque sorte, un regard pensif (Régis Durand), une activité pensante, une pensée en écriture, bref, un regard qui a vu avant son « lecteur ».

Il faut rappeler rapidement ici, que le statut photographique indiciel de l'image n'existe à peu près pas au cinéma. La prise, l'empreinte, est perpétuellement mouvante (mise en mouvement), changeante (elle est syntaxique et s'inscrit, par conséquent, dans un travail ou un réseau discursif) : elle emprunte perpétuellement l'autre voie et retourne à l'univers fictionnel, au parcours référentiel pour lequel elle œuvre.

Elle est, pour employer des termes peirciens, plus « continûment » iconique et symbolique que « momentanément » indicielle, mais elle est aussi, comme on l'a vu, indicielle. Autrement dit, par sa mouvance et l'« exhibie » de la syntaxe dans laquelle elle s'inscrit, la feuille indicielle de l'image photo-cinématographique porte au compte du récit les tracés référentiels qui en émanent. Parce que la dépendance de l'image au récit filmique est le plus souvent totale, elle implique une sorte de détour de la référence initiale au réel. La référence à l'image est ainsi dédoublée, c'est-à-dire doublée par une autre qui vient du régime fictionnel du récit.

C'est à cette référence dédoublée que songeait Ricoeur lorsqu'il citait Jakobson et son exemple des récits oraux : « La suprématie de la fonction poétique sur la fonction référentielle n'oblitére pas la référence (la dénotation), mais la rend ambiguë. À un message à double sens correspondent un destinataire dédoublé, un destinataire dédoublé et, de plus, une référence dédoublée – ce que soulignent nettement, chez de nombreux peuples, les préambules des contes de fées : ainsi, par exemple, l'exorde habituel des conteurs majorquins : [...] (cela était et n'était pas). » (1975 : 282)

Si l'impression de réalité au cinéma fait, en quelque sorte, écho à l'avoir-été-là barthésien de l'empreinte ou, encore, à la feuille indicielle de l'image photo-cinématographique duboisienne, si donc l'impression de réalité au cinéma est fonction de l'apparence de réalité des empreintes et visuelle et sonore, elle est aussi fonction d'une illusion référentielle,

23. Un article entier aurait pu être consacré à la problématique du dispositif filmique. Notons et citons, pour être bref, cette proposition conclusive, de Philippe Dubois (1990 : 50) : « [La] référentialisation de la photographie inscrit le médium dans le champ d'une irréductible pragmatique : l'image photo devient inséparable de son expérience référentielle, de l'acte qui la fonde. Sa réalité

première ne dit rien d'autre qu'une affirmation d'existence. La photo est d'abord index. C'est ensuite seulement qu'elle peut devenir ressemblante (icône) et acquérir du sens (symbole). »

d'un travail textuel, d'un tracé référentiel qui, lui, joue sur le mode du « cela était et n'était pas » ou, pour mieux dire, cela participe d'une mimèsis, d'un comme-si.

La trajectoire d'analyse ne tient plus à l'instantanéité de la prise photo-cinématographique – qui n'est, par ailleurs, qu'exceptionnellement visible dans la course du film – ni même au « train d'images » (Russell en préface du *Tractatus logico-philosophicus*, 1993 : 25) filmiques qui comprennent des feuilles indicielles en forme de monde, mais au texte entier qui travaille, à l'illusion, à la lisibilité référentielle de l'énoncé textuel même²⁴.

Ainsi donc, le réel rappelé dans le texte filmique, en l'occurrence, n'est que cela, c'est-à-dire qu'il n'est pas qu'inscrit en forme de rappel ou, selon l'expression de Barthes, qu'en forme « [...] de signifié de connotation ; car, dans le moment même où ces détails sont réputés dénoter directement le réel, ils ne font rien d'autre, sans le dire, que le signifier [...] ». (1993 : 186) Étendre ces réflexions sur tout le récit ou aborder la question du réel ou du monde par le récit, c'est retourner, dans un semblable esprit, à la problématique de la réeffectuation du monde ou des faits du monde par le récit. Et c'est aussi tracer de nouveau ce procès de fictionnalisation que j'ai rappelé, et à partir duquel s'étirent les récits qui sont de l'ordre fictionnel ou de l'ordre documentaire.

« Mais sa forme de représentation, l'image ne peut la représenter ; elle la montre [...] Dans l'image et dans le représenté quelque chose doit se retrouver identiquement, pour que l'une soit proprement l'image de l'autre. » (Wittgenstein, 1993 : 39) Tandis que l'image photo-cinématographique montre perpétuellement sa propre forme de représentation et s'inscrit dans le « train d'images » que réquisitionne le récit et au sein duquel elle œuvre référentiellement, le récit, lui, participe d'une image de monde, d'une mimèsis. L'une et l'autre de ces images, celle de la photo-cinématographie et celle de la mimèsis, impliquent un statut pensitive-

24. On se référera à ce sujet aux travaux de Roland Barthes et, plus particulièrement, au chapitre intitulé « L'effet de réel » (1993 : 179-187). Il me faut dire que m'intéresse ici plus particulièrement la question posée par lui qui concerne la signification et la description et, plus loin, la généralité et le vraisemblable. Je le cite : « [...] tout, dans le récit, est-il signifiant, et sinon, s'il subsiste dans le syntagme narratif quelques plages insignifiantes, quelle est en définitive, si l'on peut dire, la signification de cette insignifiance ? » (181). À propos de la description : « [...] la fonction esthétique, en donnant un sens "au morceau", arrête ce que l'on pourrait appeler le vertige de la notation ; car, dès lors que le discours ne serait plus guidé et limité par les impératifs structuraux de l'anecdote (fonctions et indices), plus rien ne pourrait indiquer pourquoi arrêter les détails de la description ici et non là ; si elle n'était pas soumise à un choix esthétique ou rhétorique, toute « vue » serait inépuisable par le discours [...] ». (184)

ment, intentionnellement semblable au monde qu'elles réeffectuent sous le couvert d'une représentation (c'est la forme même de l'image qui est montrée) de la représentation (c'est la forme documentaire ou fictionnelle du récit qui est montrée) et qui, en quelque sorte, retombe sur elle pour ménager des instants privilégiés de lecture. C'est le principe même de la vectorisation des images du récit qui est, par là, mis en évidence et c'est, par la même occasion, celui de l'image « vectorisée », c'est-à-dire celui de la mimésis qui est convoqué.

Empruntant l'analyse peircienne du signe et, plus loin, de la semiosis en la mettant en rapport avec la mimésis ricoeurienne, l'on pourrait croire que la configuration correspond au signe (c'est le texte même ou le « texte-signé »), la préfiguration, à l'objet (c'est le monde réel et imaginaire par lui « rappelé »), la refiguration, à l'interprétant (c'est la lecture du texte à partir de son lien ou de son entretien avec le monde). Lorsque, donc, Paul Ricoeur songeait à une découpe de la mimésis en trois temps, la préfiguration (la mimésis I ou le monde réel et imaginaire), la configuration (la mimésis II ou le texte-signé) et la refiguration (la mimésis III ou la lecture du texte dans son rapport avec le monde), il souhaitait rendre compte du *frai*, de la réeffectuation, bref, de l'écriture des événements passés par le récit historique. D'où il appert que toute mimésis, même historique, joue d'une nouvelle semiosis. La mimésis, on l'a vu, produit une nouvelle congruence dans l'agencement des faits : c'est son but. La mimésis, en produisant une nouvelle congruence dans l'agencement des faits, s'écarte du signe historique d'origine : c'est sa conséquence. Dans cet esprit, les termes posés de réeffectuation, de monde et de récit, exhibent cette problématique qui veut que toute mimésis, même à caractère historique, passe par une nouvelle semiosis.²⁵

Ici, pas de remontée du temps, pas de remontée du mot dans la large figure du monde où choses et faits s'entretiennent, pas de garantie non plus quant à leur parfaite réeffectuation ou mise en mémoire. La référence, l'appel référentiel, ne constitue en elle-même qu'un récit, qu'un récitatif, qu'une convocation par lesquels les choses et les faits ne parlent pas d'eux-mêmes, mais sont parlés. Les choses, comme les faits, comme l'histoire, ne parlent pas elles-mêmes, mais sont sujets de nos discours.

25. Je remercie monsieur Jean Fissette pour la question qu'il m'avait adressée lors du colloque. La pertinence de sa question – qui avait trait aux raisons motivant la préférence accordée dans le présent texte au terme *mimésis* plutôt qu'au terme *sémiosis* – a suscité les réflexions qui ont cours dans ce dernier paragraphe.

Ainsi, n'est pas lisible le pur « objet » ou la pure référence sans le récit qui le montre ou la parle, la fait voir en le faisant lire.

En conclusion, on peut dire que, malgré l'impact indiciel de l'image photo-cinématographique, le film ne fait rien de moins ou de plus que participer à une sorte de « cinématuration »²⁶, à une sorte de littérature de l'image. Elle signifie, cette cinématuration, la capacité de l'image filmique de faire « image », non pas d'exprimer le réel ou le monde, mais une idée, une référence au réel ou au monde.

L'image photo-cinématographique n'est donc pas moins vraie ou plus fausse que les images de la littérature. Elle impose seulement, non pas simplement, mais directement sa visibilité. Elle est comme le monde, mais elle n'est pas le monde. Au regard du monde, elle n'est que mimétique, mais elle s'inscrit dans une mimésis, dans une nouvelle semiosis qui parle les faits même imaginaires du monde. Elle joue d'une poétique du récit filmique et c'est celle-là même qui, en la doublant, indique le parcours, fait « image », « punctum », sens, référence, en réeffectuant, en imaginant les faits portés du monde – comme on peut parler d'ombres portées.

« Les situations, soulignait Wittgenstein, peuvent être décrites, non nommées. (Les noms [les référents] sont comme des points, les propositions [les références] comme des flèches [des parcours référentiels], elles ont un sens) [celui-là même induit par une sorte d'intentionnalité référentielle : mémorielle ou imaginante]. » (1993 : 43) C'est elle, cette pensée en écriture, cette forme montrée du récit qui est à l'origine de la schématisation ou de la réeffectuation des événements du monde dans le récit.

Exprimer cela ainsi, ce n'est pas, d'évidence, exclure le fait que toute référence n'est jamais, comme on le sait, que textuelle. Elle s'attache perpétuellement au mouvement qui la lance, au site textuel donc ; elle se rattache au moins virtuellement aux autres sites textuels ; elle rappelle ou convoque du « réel » et, enfin, elle est le fait d'une écriture et d'une lec

26 « La production du discours comme "littérature" signifie très précisément que le rapport du sens à la référence est suspendu. La "littérature" serait cette sorte de discours qui n'a plus de dénotation, mais seulement des connotations [...] par sa structure propre, l'œuvre littéraire ne déploie un monde que sous la condition que soit suspendue la référence du discours descriptif. Ou, pour le dire autrement : dans l'œuvre littéraire, le discours déploie sa dénotation comme une dénotation de second rang, à la faveur de la suspension de la dénotation de premier rang du discours. » (1975 : 278-279).

ture du monde. Compte tenu de tout ce qui a été dit, il reste à voir ce qu'il y a de l'autre côté de la frontière, celle qui se situe hors du site du récit et qui a trait au référent, au « réel » ; il reste à le nommer ou à mieux en nommer les parts.

Bibliographie

- BARTHES, Roland (1993), *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil.
- COURTÈS, Joseph et A.J. GREIMAS (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome I, Paris, Hachette.
- DESCOMBES, Vincent (1986), « Les embarras du référent », *Modern Language Notes*, 101 : 4 (septembre 1986), p. 765-780.
- DUBOIS, Philippe (1990), *L'acte photographique et autres essais*, Paris, Éditions Fernand Nathan, 309 p.
- ESCOUBAS, Éliane (1986), « La tragédie du paysage : Casper David Friedrich », *La part de l'oeil 2* [« Dossier : Pensée des sciences, pensée des arts plastiques »], p. 174-187.
- RICOEUR, Paul (1975), *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 413 p.
- (1983), *Temps et récit*, 1. L'intrigue et le récit historique, Paris, Seuil, 404 p.
- (1985), *Temps et récit*, 3. Le temps raconté, Paris, Seuil 533 p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1980), *Grammaire philosophique*, Paris, Éditions Gallimard, p. 7-40.
- (1993), *Tractatus logico-philosophicus*, Paris, Éditions Gallimard, 128 p.